

Le Figaro  
16 juin 2015  
Valérie Duponchelle

---

## Rencontre avec Keith Sonnier, lumière sur la Louisiane

ENTRETIEN - Ce descendant de Normands débute sa carrière au milieu des années 1960, à New York, et expose dès 1972 chez le grand Leo Castelli. Ses contemporains sont Carl Andre, Dan Flavin et Sol LeWitt. Le Mamac lui rend hommage à Nice.

Le Musée d'Art Moderne et d'Art Contemporain de Nice (Mamac) poursuit son exploration de l'art américain et de l'art de l'assemblage en présentant une exposition sur l'artiste américain Keith Sonnier, intitulée *Light Works*. Keith Sonnier débute sa carrière au milieu des années 1960 et emploie très tôt le néon.

Il partage avec eux la volonté d'une sculpture anti-illusionniste. Mais il se sert des rues de New York comme d'un grand bazar, récupère des objets et mélange les matériaux. Il emploie de nombreux tissus et rubans et, de façon bien personnelle, confère une dimension quasi-érotique à ses sculptures. Ses œuvres se révèlent, dès le début, plus narratives et plus littéraires que celles de ses contemporains, explique son galeriste Jean-Gabriel Mitterrand.

Son œuvre a fait l'objet de nombreuses expositions en France et à l'étranger avec notamment les récentes expositions *When Attitudes Become Form* à la Fondation Prada à Venise (2013), *Dynamo* au Grand-Palais à Paris (2013) et *Neon: Who's Afraid of Red, Yellow and Blue?* à la Maison Rouge (2012) à Paris et au Macro à Rome.

Sur 1500 m<sup>2</sup>, l'exposition du Mamac réunit, sous le commissariat de Rebecca François, une trentaine d'œuvres, des années 1960 à aujourd'hui, provenant de collections privées européennes et américaines, ainsi que de l'atelier de l'artiste. Rencontre, lors de son dernier passage plein de feu et de projets, chez son ami Jean-Gabriel Mitterrand, à Paris.

### LE FIGARO. - Vous avez une grande cote d'amour en France. Le savez-vous?

**KEITH SONNIER.** - Peut-être parce que je viens de Louisiane, de Mamou où je suis né en 1941. C'est un pays acadien à l'ouest de la Nouvelle-Orléans. Il y a les Acadiens du bayou, les Acadiens des marais et les Acadiens des prairies. Je suis du troisième groupe! C'est une région où l'on fait pousser le riz et on l'on ramasse des récoltes d'écrevisses. J'y ai vécu jusqu'à 21 ans. Mes grands-parents venaient de Normandie au XVIIe, ont fait un détour par la Nouvelle-Écosse au XVIIIe et ne parlaient pas un mot d'anglais.

Quand les Acadiens ont été chassés du Canada, ils sont descendus vers la Nouvelle-Orléans et Haïti. J'ai eu la chance de faire mes études à Lafayette, d'avoir de grands professeurs de français, puis d'être envoyé en Europe pour faire le Grand Tour. Et, enfin, de séjourner deux mois, au début des années 1960, dans un vieux château de la campagne française pour peaufiner ma pratique de la langue. On y distillait le calvados, j'ai donc un merveilleux souvenir! C'était la France de Jacques Demy.

### Quel est votre premier souvenir de Paris?

À Paris, j'ai débarqué de ma Normandie et j'ai fréquenté tous les lieux rituels de l'art, la Grande Chaumière et compagnie. J'ai bien aimé la vieille académie du peintre bordelais André Lhote (1885-1962), un lieu pas chauffé et glacial, dirigé par un Russe, où les modèles posaient vaillamment nues.

L'île Saint-Louis était noire, encore dans son jus. Déglinguée, presque des taudis parfois, c'était fantastique! Le Paris d'Eugène Atget, intact. Je suis resté un an dans mon petit hôtel de l'île, le propriétaire était polonais. J'avais peu d'argent, je vendais mes dessins pour continuer mes études. Je rencontrais des artistes hongrois, suédois, le monde entier venait à Paris.

### L'art américain y était très présent?

J'ai vu à l'époque *Oracle*, une exposition de Robert Rauschenberg, je crois au musée de l'Homme. Des débris, des morceaux de voiture, une baignoire pleine d'eau, des sandows, du sang même. Le choc. Alors, je suis retourné à New York...

### **Là, vous vous êtes senti soudain américain?**

Oui. Je devais absolument rentrer. J'étais un Américain d'origine française, mais aux États-Unis, tout le monde vient d'ailleurs, c'est notre point commun. J'ai eu la chance de grandir en Louisiane, dans un pays unique, grande architecture, gastronomie, musique fabuleuse.

Mon père était quincailler, mais ne lâchait jamais son livre. Ma mère, Mae Ledoux, était catholique, guérisseuse et maire. Donc, j'étais au courant de tout. Mes parents étaient très ouverts. Ma mère chantait à l'église avec les Noirs. Elle incarnait parfaitement le syncrétisme américain.

### **Vous avez rencontré Rauschenberg à votre retour?**

Oui. Bob Rauschenberg était un homme formidable. Il était né en 1925 au Texas, à Port Arthur, comme Janis Joplin, mais il a vécu à Lafayette. Ses pièces ressemblaient à une arrière-cour en Louisiane! Cela ressemblait à ma vie. Donc, nous partageons cette esthétique contemporaine si américaine.

J'ai commencé à travailler, pas le néon, plutôt des pièces en tissus et autres matériaux dédaignés par la sculpture classique et noble qui s'exprimait en marbre et bronze. Soudain, un groupe de jeunes artistes, dont je faisais partie, regardaient ailleurs, sortaient du sacro-saint socle et posaient la sculpture directement sur le sol, contre le mur. Carl Andre œuvrait sur le plancher, mais les «Land artists», dans le paysage.

### **Il y avait déjà eu l'exposition d'Anthony Caro (1924-2013) à la Whitechapel Gallery, à Londres, en 1963 avec ses sculptures à même le sol...**

Oui, c'est vrai, Anthony Caro a changé la donne en rendant sa liberté à la sculpture. Nous, les jeunes artistes américains, avons eu la chance de voir venir à New York les grands marchands de Cologne qui nous ont achetés et exposés très tôt en Allemagne. Avant le marchand mythique de Manhattan, Leo Castelli, en fait. À l'époque, on pouvait acheter une sculpture de Bob, de moi, de Richard Serra, de Bruce Nauman, pour 500\$! Elles sont aujourd'hui dans les musées allemands.

### **Vous formiez une communauté artistique unie?**

On était tous amis. On vivait ensemble. On travaillait pour les mêmes marchands allemands qui avaient recréé pour nous le contexte foisonnant de la Renaissance. Artistes et disciplines se mêlaient constamment. On voyageait ensemble en Europe. On partageait les mêmes hôtels. On allait écouter les mêmes concerts, le soir. Ce qui était si typique de New York s'est créé là, en Allemagne.

On a même rencontré Joseph Beuys, un homme incroyable. Un professeur pour commencer. Un artiste de l'espace et du symbole comme en témoignait son art de déposer la graisse, un de ses matériaux fétiches, dans un coin, sur une plinthe. Son langage était nouveau, mais il nous parlait très directement. Il était là à tous les vernissages, seul, ou avec d'autres artistes allemands. On s'est compris tout de suite.»